

## Anthropologie et Sociétés



# Institut québécois de recherché sur la culture : Questions de culture 1 : cette culture que l'on appelle savante, Léméac, Montréal, 1981, 187 p.

Pierre Crépeau

Volume 7, numéro 2, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006142ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006142ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

### ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Crépeau, P. (1983). Compte rendu de [Institut québécois de recherché sur la culture : Questions de culture 1 : cette culture que l'on appelle savante, Léméac, Montréal, 1981, 187 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 7(2), 175–176.  
<https://doi.org/10.7202/006142ar>

quinzaine de lignes : l'étudiant intéressé pourra donc trouver en début de livre de quoi orienter ses recherches. En fait, si ce n'était de son coût assez élevé, ce livre figurerait bien dans la section « lectures indispensables » d'un cours de sociologie urbaine — mais d'un cours avancé, car il faut être passablement ferré en économie politique marxiste et en sociologie urbaine pour apprécier les nuances des discussions.

Les problèmes ne se présentent pas à ce niveau mais à celui de l'ensemble des chapitres. Un texte doit préciser ses prémisses théoriques et ses choix méthodologiques. Une collection d'articles de la même obédience court donc un risque sérieux de répéter *ad nauseam* les mêmes préoccupations, les mêmes interrogations, les mêmes précautions lexicales. Ce livre n'échappe pas à l'ennui profond que secrète la nième définition de la plus-value ou du rapport entre l'État capitaliste et les classes sociales. Nul doute qu'aux prises avec son crayon, chaque auteur sente le besoin de se rappeler ce qu'il sait mais, du côté du lecteur, l'impression globale est de redondance. À ce problème sérieux, on doit ajouter celui du statut propre d'une théorisation marxiste dans un champ pour lequel elle n'avait pas été pensée. Bien connue des anachorètes universitaires, la tentation est alors grande de confondre l'inflation verbale et la prolixité conceptuelle. En clair : je ne suis pas certain que tous les développements théoriques aient été pesés, comptés et surtout pas divisés. Exemple, tiré d'un des résumés préparés par les éditeurs : « ...la ville et ses problèmes sont l'expression d'un procès historique d'urbanisation informé de façons particulières par les rapports de production et de reproduction de la société capitaliste » (p. XXII, ma traduction). Je ne crois pas que semblable phrase nous avance beaucoup, surtout qu'elle pourrait s'appliquer à tous les articles du livre.

Il faut donc prendre avec un grain de sel l'affirmation des éditeurs selon laquelle ce livre fut pensé comme un tout intégré. Le grain sera d'autant plus gros qu'on remarque un certain nombre d'absences, troublantes dans un ouvrage qui ne veut rien moins que proposer une théorie générale et globale de l'urbanisation. Sauf dans les chapitres 5 et 15, on ne retrouve que des remarques éparses sur la croissance urbaine. Le silence est complet sur la ségrégation spatiale, sur les villes du Tiers-Monde, sur la division sexuelle du travail, sur l'ethnicité, sur l'organisation domestique de la reproduction de la force de travail, sur les transports (ce manque étant particulièrement surprenant dans un livre destiné à des planificateurs). Il est bien évident qu'on ne peut pas tout dire dans un seul livre, mais au vu de l'intention encyclopédique qui présida à la mise sur pied du plan, il aurait valu la peine d'éliminer certaines répétitions pour inclure quelques-uns de ces thèmes. Cela aurait ajouté une nuance innovatrice à un ouvrage qui en manque un peu : après 15 ans de sociologie marxiste, il n'y a rien de bien terrible à proposer un point de vue « matérialiste-historique ». Il aurait été souhaitable que les auteurs démontrent que l'analyse marxiste innove non seulement parce qu'elle se veut radicale, mais aussi parce qu'elle sait voir des pans de la réalité qui restent invisibles aux théories classiques.

C'est bien là que le bât blesse. Ce livre présente des positions théoriques dites nouvelles à propos de problèmes cruciaux, mais anciens. On gardera l'impression d'un manuel sur « comment être progressiste en planification urbaine » sans aller jusqu'au bout de l'interrogation. Le socialisme amènera des modifications dans la pratique planificatrice qui dépasseront de beaucoup le niveau des cadres épistémologiques. Il est, dans ce livre, beaucoup question des rapports entre accumulation et urbanisation. On y traite aussi des relations entre marxisme et théorie de la planification urbaine. Mais on n'y traite pas assez des médiations entre ces deux couples de concepts. Je crois qu'à défaut de s'y attaquer réellement, on ne préparera que des technocrates compétents (?), ouverts à une social-démocratie exsangue. Cela est loin du socialisme. Et du marxisme. C'est un signe de la tristesse de ce temps que de devoir considérer cela comme une amélioration.

Pierre-André Tremblay  
Département d'anthropologie  
Université Laval

Institut québécois de recherche sur la culture : *Questions de culture 1 : cette culture que l'on appelle savante*, Léméac, Montréal, 1981, 187 p.

Ce cahier est le premier d'une série de dossiers thématiques sur la culture mis en chantier par l'Institut québécois de recherche sur la culture. Il regroupe huit essais autour du thème de la culture savante « tout en fournissant les éléments d'une analyse plus complète des divers secteurs ou aspects de l'histoire intellectuelle et culturelle du Québec » (p. 186).

Sous la direction de Fernand Dumont, certains représentants de notre culture savante québécoise ont réuni en un même ouvrage des textes qui traitent de divers aspects de la vie intellectuelle au Québec. Des efforts épistémologiques de F. Dumont et J.C. Falardeau à la chronique bureaucratique d'un fonctionnaire au ministère de l'Éducation en passant par les études historiques de F.M. Gagnon et M. Lemire et les analyses sociologiques de J.C. Guédon, M. Fournier et C. Savary, le lecteur est invité à une réflexion personnelle et originale sur le thème de la culture savante. Point de réponses prêtes à l'avance, ni de recettes miracles, mais un effort constant, une recherche sincère et modeste à la fois, une interrogation qui poursuit le lecteur même après avoir fermé le livre. Puisque c'était là le but avoué de l'ouvrage, c'est une réussite.

Toutefois, il s'agit d'une oeuvre collective qui, par conséquent, souffre des misères propres à ce genre de publication. Outre l'unité thématique de la culture savante, on cherche en vain, à la lecture de ces essais, un fil conducteur, une idée maîtresse qui guiderait la réflexion. Chacun y va de son petit topo bien à soi, sans se soucier d'un plan d'ensemble. D'où les redites et les contradictions d'un essai à l'autre. Ce genre de recueils me fait toujours l'effet d'un bricolage. Toutefois, il faut le dire à la décharge des auteurs, le titre même de la série : *Questions de culture* nous avertit dès l'abord qu'on ne prétend à rien d'autre qu'à ouvrir de nouvelles voies d'accès à certaines investigations et à en traduire les interrogations de fond. Il ne faut donc point s'attendre à ce que ces cahiers nous présentent des dossiers définitifs sur la culture.

Une deuxième difficulté inhérente aux ouvrages en collaboration, surtout ceux qui sont marqués par la multidisciplinarité, c'est la polysémie. Le philosophe, le sociologue, l'historien, le politologue, ont chacun leur propre langage, leur propre « jargon », leur propre manière de dire les choses et, dans le cas qui nous occupe, leur propre conception de la culture. Par conséquent, à moins d'une direction autocratique, ce qui n'est évidemment pas le cas ici, chacun parle le langage de son auditoire ou, si l'on préfère, de sa discipline et le lecteur « cultivé » mais « généraliste », principalement visé par ces cahiers, a sans doute de la peine à s'y retrouver. L'impression qu'on a en fermant ce livre c'est de « participer à des incertitudes » beaucoup plus qu'« à des découvertes ».

Ce qui n'empêche cependant pas qu'on le parcourt jusqu'au bout. La présentation en est fort agréable; l'apparat critique n'est pas encombrant et les rares illustrations constituent des haltes précieuses. On nous promet un prochain cahier sur les cultures ethniques (comme s'il y avait des cultures qui ne sont pas ethniques) et un autre sur les cultures parallèles. S'ils sont de la qualité de ce premier cahier, ils trouveront sûrement lecteurs.

Pierre Crépeau  
Musée national de l'Homme  
Ottawa

Gilles PRONOVOST (sous la direction de): *Cultures populaires et sociétés contemporaines*, Presses de l'Université du Québec, Québec, 1982, 194 p.

Cet ouvrage est le pendant du précédent recensé ci-dessus. Son objectif avoué est « d'amorcer une réflexion en profondeur, dans une perspective multidisciplinaire, du phénomène des cultures populaires contemporaines » (p. 9). Il rassemble les travaux du Colloque international sur la culture populaire au vingtième siècle, tenu à l'Université du Québec à Trois-Rivières en 1980. L'ouvrage se divise en quatre sections qui représentent quatre dimensions essentielles reconnues au phénomène des cultures populaires : la première traite des problèmes de définition de la culture populaire ; la seconde, de l'histoire des cultures populaires en Angleterre, en France et au Québec ; la troisième section essaie de cerner les dimensions sociologiques de la culture populaire notamment en regard de la culture de masse et de la contre-culture ; enfin, la quatrième section pose le problème politique de la culture populaire.

C'est un travail de collaboration qui, par conséquent, souffre des misères déjà signalées à la recension précédente ; inutile donc d'y revenir. Mais il y a plus : la qualité des travaux est fort inégale et une sélection plus sévère aurait sûrement contribué à en faire un livre plus agréable. Le lecteur qui, par devoir, doit le parcourir en entier s'y ennuie par moments. Car si certains essais sont fort stimulants et agréables, d'autres ne contiennent guère que des redites et un troisième groupe, moins nombreux, frise le charabia.